

Index

Quaderni camerti di studi romanistici
International Survey of Roman Law

estratto

17

1989

JOVENE EDITORE NAPOLI

Entre l'an 411 — celui du coup d'état oligarchique — et l'an 404 — celui de la capitulation d'Athènes — s'écoulaient les dernières et tristes années de la Guerre du Péloponèse. Après le coup de 411, le régime oligarchique est progressivement démonté, après une véritable guerre civile. Et cette atmosphère de conspirations, de coups et de contre-coups, de violents affrontements politiques, continue tout au long de la restauration démocratique, autour des efforts de Thérémène et de son groupe, couronnés par le succès, de conclure avec Sparte une paix qui était devenue indispensable. La défaite d'Aegos Potamoi fut le coup décisif. La virulence des Trente, les luttes politiques qui eurent lieu après leur chute jusqu'à l'amnistie de l'an 403, ne servirent qu'à continuer, qu'à mettre en évidence l'arrière-fond envenimé de la politique d'Athènes. Simultanément avait lieu la décadence économique d'une ville qui avait été florissante et qui était maintenant en banqueroute. C'est par suite de cette situation que surgissent à une époque postérieure différentes oeuvres littéraires dont le sujet est d'ordre fondamentalement économique, ainsi plusieurs comédies d'Aristophane (*L'assemblée*, *Ploutos*), et le *Des Ressources* de Xénophon, des utopies comme celles de Phaléas et d'autres.

Comment la littérature a-t-elle réagi devant cette situation? En premier lieu, on a l'impression qu'elle essayait de faire en sorte que la vie continue, en cultivant les anciens thèmes ou, même, en donnant au public la possibilité d'échapper à une réalité peu agréable. Dans *Thesmophories* (411), Aristophane s'occupait du vieux thème des hommes et des femmes et, dans cette pièce et dans *Grenouilles* (405), il insistait sur les thèmes littéraires par rapport à la tragédie; si dans *Lysistraté* (411) il proposait encore une fois la paix, il se bornait à continuer ainsi une ligne de pensée antérieure. Sophocle mettait en scène son *Philoctète* et son *Oedipe à Colone*: ce sont là des thèmes traditionnels. Euripide produisait son *Oreste*, ses *Phéniciennes*, ses *Bacchantes*, son *Iphigénie à Aulis*: il insistait d'une façon critique sur le thème du pouvoir, sur celui de la folie, peut-être dans une plus grande mesure qu'auparavant.

Mais c'était là la fin d'une période. Sophocle et Euripide meurent en 406, le deuxième en exil en Macédoine, de même qu'Agathôn. Sa critique est en fin de compte celle de toute une société: dans les *Bacchantes* le poète proclame même de nouveau, de Macédoine, sa foi en une religion irrationaliste. Pour Aristophane, le centre principal d'intérêt se trouve dans le théâtre, et non pas dans la vie; et ses comédies, désormais, ne seront plus jamais ce qu'elles avaient été. En réalité, il n'y

a que l'oratoire qui soit un genre vraiment vivant et productif, et de plus chargé d'avenir.

Il convient, avant de poursuivre, de dresser un inventaire des écrivains qui à cette époque travaillaient à Athènes, pour essayer ensuite d'établir leurs origines sociales, le public auquel ils s'adressaient, leur rapport avec les classes et les problèmes sociaux de l'époque.

Les grands sophistes Protagore et Hippias n'existaient plus, le premier ayant disparu vers 415, le deuxième vers 411; nous ne savons rien de sûr en ce qui concerne la mort de Prodikos et de Thrasymakhos, mais vraisemblablement on ne se trouve plus en présence de cette société de jeunes hommes de bonne famille qui se préparaient avec enthousiasme pour exercer la politique sous la direction des sophistes. Les temps ne le permettaient plus. Tout au plus leurs descendants, que Platon nous présente sous le nom de Kalliklès, pourraient être encore en vie. Cette atmosphère envenimée ne favorisait plus la libre discussion: c'était l'heure des fanatiques comme Kalliklès ou comme Kritias, mort en 403. Il est bien vrai que le vieux Gorgias, que Platon considérait comme la cause lointaine de tous les maux, était en vie: mais c'était un rhéteur avant toute chose, c'est-à-dire un maître de rhétorique et un essayiste.

Gorgias était déjà à proprement parler un Athénien. Cette société d'étrangers sophistes et poètes qui vivaient à Athènes et qui apportaient de nouveaux germes idéologiques et politiques, avait pratiquement disparu. On peut nommer, tout au plus, Timothéos de Milet, un poète exquis, pour des milieux raffinés et traditionnels, qui composait rien moins qu'un *nomos* sur la victoire athénienne sur les perses. Un pur archaïsme.

Vers 411 était mort Antiphonte, l'orateur à l'empreinte aristocratique; vers 410 mourait l'auteur comique Eupolis, par conséquent, seul Aristophane demeurait, privé de ses grand rivaux Kratinos et Eupolis qui lui servaient de contraste. Vers 415 mourait à son tour Hellanikos, un étranger de Mitilène qui avait écrit l'histoire attique, dont la suite dut attendre le retour d'exil de Thucydide en 404.

D'autres écrivains avaient atteint la fin de leur carrière. Ainsi les deux grands auteurs tragiques déjà mentionnés et Agathôn, qui a été cité aussi (mort vers 401).

Il y avait évidemment pour Euripide et Agathôn, qui moururent en exil, une rupture avec Athènes; Sophocle est différent, il était respecté de tous tandis qu'il présentait dans son théâtre l'idéologie religieuse traditionnelle. Deux autres auteurs qu'il convient de citer se trouvaient aussi au bout de leur carrière: Socrate et Thucydide.

Socrate mourra condamné par la nouvelle démocratie en 399. Ce rival des sophistes essayait de reconstruire pour Athènes un monde de valeurs fixes, mais sur une base rationnelle. Il s'était retrouvé pratiquement seul en tant que force d'opposition: il s'était heurté à tout le monde. A la démocratie radicale lors du procès des Arginousses (406),

de même qu'il se heurtera plus tard aux Trente (403) et finalement à la démocratie restaurée. C'était pratiquement un exilé à Athènes. Au dehors d'Athènes, c'est Thucydide qui a été un grand exilé. Il représentait la noblesse traditionnelle dans la mesure où il était capable de s'associer au grand projet de Périclès, que ses successeurs firent échouer. Il réunit à cette époque des matériaux et des expériences qui ne fructifièrent que dans ses écrits postérieurs.

Pendant ces années-là, c'étaient les orateurs Andokidès, Isocrate et Isée, aux caractéristiques très différentes, qui étaient vraiment en pleine activité. Lysias aussi, qui rentra à Athènes en provenance de Thouries en 412 et qui dut vivre de l'enseignement de la rhétorique. Il commença sans doute à écrire à cette époque-là, bien que la production conservée soit datée à partir de 403. Et l'auteur comique Aristophane, déjà cité, auprès duquel écrivaient quelques autres de moindre importance, tel Platon le Comique.

Certainement, les expériences de la politique athénienne étaient passionnément vécues par des hommes plus jeunes, comme Platon ou Xénophon, qui puisèrent en définitive leurs idées dans une réaction contre ce qu'ils voyaient de leurs yeux. Mais leur production littéraire est postérieure à l'année 404.

Cette date de 404 (ou 403, si l'on veut), est donc un point limite dans lequel quelque chose d'ancien disparaît et quelque chose de nouveau va se créer. La comédie continuera à exister, sans aucun doute, mais sous une forme désormais différente; l'oratoire se développera dans tous ses genres; la tragédie disparaîtra et la nouvelle histoire de Thucydide naîtra. A leur tour, bien des choses avaient disparu vers 411. La période 411-404 est clairement de transition.

Elle est dominée par l'oratoire et par la comédie, ainsi que par la fin de la tragédie et par Socrate. Mais on trouve déjà là les racines d'écrivains dont la production est postérieure, comme Thucydide, Platon et Xénophon, comme nous l'avons déjà dit.

Il y a une question qui a été rarement formulée: à quelle classe sociale appartenaient les écrivains des différentes générations qui produisaient leur oeuvre à Athènes dans les années qui nous occupent ou ceux qui, à Athènes ou ailleurs, préparaient leur production de la période suivante. On sait bien que les données que nous avons à ce sujet sont en général peu nombreuses et imprécises. Même ainsi il est intéressant de les élucider et de voir, ensuite, si elles sont en rapport avec les positions politico-sociales, avec le genre que cultivaient les différents auteurs, avec le public auquel ils s'adressaient.

A la classe aristocratique ou, au moins, à une classe distinguée, possédant des richesses agricoles, appartiennent Antiphon, Andocide, Krittias, Platon et Xénophon. Les deux derniers sont plus jeunes; les autres eurent tous des problèmes politiques graves, auxquels s'ajoutèrent dans certains cas l'exil ou la mort. Il faut remarquer qu'il n'y a pas parmi

eux d'auteurs de théâtre. Appartenant à une classe fortunée, mais d'une richesse industrielle, et non pas nobles, il y a Sophocle et Lysias, celui-ci d'origine siracusaine, comme l'on sait. C'est sans aucun doute d'une classe aisée que vient Euripide, les allégations des auteurs comiques que sa mère était une marchande de légumes n'étant plus acceptées aujourd'hui. Il en est de même, vraisemblablement, pour Aristophane, qui doit descendre de colons athéniens établis à Aegine.

Il n'y a pas d'indices qui signalent l'origine populaire ou artisanale d'aucun écrivain athénien. L'exception, c'est Socrate, fils d'un sculpteur qui, bien qu'il n'ait rien écrit, fait partie à bon droit de la littérature athénienne.

Par ailleurs, il y a les étrangers et les hommes qui pour quelque raison se ruinèrent et durent gagner leur vie en enseignant la rhétorique.

Gorgias est un étranger; il vint à Athènes en tant qu'ambassadeur de Leontines en 427 et c'est ainsi qu'il y vécut. C'est à cette circonstance mentionnée ci-dessus que les biographes anciens attribuent l'activité oratoire (en tant que logographes, au moins dans leurs premières années) d'Isocrate, Isée, Lysias et, au IV^e siècle, de Démosthène.

Donc, la littérature athénienne de cette période a son origine fondamentalement dans les classes aristocratiques ou aisées; la seule exception, Socrate, est parfaitement intégré dans la ville d'Athènes, bien qu'il se heurte à la ville à cause de son réformisme. Mais il ne défend, en aucun cas, aucune cause des classes sociales inférieures. Pas plus que l'aristocratie, bien sûr.

En réalité, des positions aristocratiques, on les trouve dans la littérature athénienne de cette période et de la période suivante — et uniquement dans une certaine mesure, cela est très complexe — chez l'orateur Andocide et chez des penseurs engagés dans la politique (le premier l'a été aussi) tels que Kritias, Platon et Xénophon. Mais Andocide, à notre période, était en exil, la production littéraire de Kritias fut assez restreinte, Platon et Xénophon commencèrent à écrire plus tard. D'autre part, le seul écrivain qui soutienne les positions typiques de la démocratie radicale, c'est Lysias, qui intervint dans la lutte politique à la fin du siècle et dont la production est presque toute postérieure à 403.

C'est-à-dire: dans la période la plus virulente des problèmes politiques d'Athènes, en 411-404, il n'y a presque pas de littérature engagée, ni dans un sens ni dans l'autre. Il n'y a guère d'écrivains en activité qui représentent l'aristocratie; et même ceux-ci peuvent ne pas offrir — c'est le cas de Thucydide — de positions oligarchiques. Il n'y a guère d'écrivains d'origine sociale populaire et en tout cas cela n'est pas en rapport avec des positions démocratiques radicales.

On peut affirmer d'un point de vue général que, à cette époque, la plus grande partie des écrivains athéniens (les auteurs tragiques, comiques, les orateurs comme Isocrate, Socrate) sont éloignés des deux zones extrêmes du spectre politique. Et ceci, quelle que soit leur origine sociale, qui est rarement aristocratique. Les positions qu'ils défendent

s'appuient d'une façon ou d'une autre sur la tradition athénienne et elles sont en même temps démocratiques, ceci avec toutes les nuances que l'on voudra ajouter. Il y a, certes, une tendance conservatrice plus ou moins influencée par le nouvel esprit rationnel et libéral. La littérature athénienne suivait un cours différent des extrémismes de la politique qui entraînaient Athènes vers une guerre civile. Et les positions radicales de type aristocratique ou oligarchique ou bien de type « Nietzscheen » à la façon de Kalliklès, n'eurent guère de poids. Pas plus que les essais de réforme sociale, qui durent attendre les propositions plus ou moins utopiques du IV^e siècle.

Quant aux écrivains, ils appartinrent fondamentalement à la classe riche ou aisée ou au groupe de ceux qui obtinrent une position par eux-mêmes au moyen de l'oratoire.

Pour bien comprendre cela, il faut tenir compte de certains faits. Le plus important, c'est qu'à Athènes les divisions politiques ne se produisaient pas à ce moment-là en tant que divisions de classe ou de richesse; mais bien d'intérêts. Les agriculteurs aisés de l'Attique s'unissaient aux oligarques, ou se séparaient d'eux, selon les circonstances, mais ils ne s'unissaient pas au parti radical. Celui-ci réunissait les riches armateurs et industriels du Pirée et le peuple qui vivait pauvrement de l'industrie et du commerce. Et tous participaient d'une culture commune: traditionnelle à la base, mais traversée par les courants réformateurs de l'Illustration.

Il n'y a pas eu à Athènes de classe intellectuelle qui ait fomenté le renversement de l'ancien régime, comme en France au XVIII^e siècle. L'aristocratie et l'oligarchie étaient pratiquement isolés et un populisme proprement dit n'avait pas surgi. De plus, les différences de classe étaient secondaires pour faire de la littérature, s'il est bien vrai que les aristocrates et les classes populaires y étaient les moins représentés.

Tout ceci doit être mis en rapport avec un autre thème intéressant: celui du public auquel s'adressait la littérature. Ici les choses sont un peu différentes.

Car la littérature athénienne, surtout la plus vivante, c'est-à-dire le théâtre et l'oratoire, s'adressaient au peuple tout entier: aristocrates, gens aisés d'une richesse agricole ou industrielle, gens du peuple. C'est là la différence entre la culture du V^e siècle (et concrètement de notre période) et la culture aristocratique qui l'a précédé dans le temps. C'est pourquoi sans doute le théâtre n'a jamais pu être un genre encourageant les divisions, soutenant certaines idéologies. Représenté lors de la fête de la ville, c'était un enseignement pour toute la ville: un enseignement traditionnel, mais innovateur à la fois. A travers lui, les classes fondamentalement aisées et conservatrices qui étaient les principales détentrices de la culture athénienne, avaient une influence sur le peuple.

Bien sûr, le cas de l'oratoire est bien différent. Il pouvait y avoir — et il y en avait — des orateurs radicaux de toutes les tendances et des orateurs « techniques » comme Isée qui vivaient à l'écart de la po-

litique, il y en avait d'autres du genre épideictique, comme Isocrate, qui cherchaient un consensus général et qui agissaient comme les poètes « savants » qui instruisaient le peuple.

En excluant les exceptions, la littérature athénienne n'a donc qu'un destinataire unique, le peuple d'Athènes. C'est aussi le cas de Socrate, si différent de celui de ses prédécesseurs les sophistes. Exception faite pour les étudiants de rhétorique, une matière technique, en somme, il n'y avait plus de publics spécialisés à Athènes, comme il y en avait dans les anciennes villes aristocratiques.

Il est bien vrai que l'on pourra alléguer contre ceci l'existence des banquets des nobles, des *betaireiai*. Mais il n'y avait pas de littérature spécifique pour eux qui eût été composée récemment. Ils vivaient somme toute de l'héritage du passé: des élégies, des chansons lyriques et des scolies qui dataient du VI^e siècle ou du début du V^e, bien que ces genres aient pu produire maintenant certaines imitations.

Ce qui arrive c'est que fondamentalement la littérature aristocratique n'existait plus. S'il y avait un aristocrate qui écrivait, c'était en général pour sa propre défense devant les tribunaux. Au VI^e siècle la situation fut un peu différente, nous l'avons déjà dit.

Malgré la guerre et la décadence économique, malgré les luttes civiles aussi, la littérature n'a pas été dans la période qui nous occupe un facteur de divisions sociales ou politiques: plutôt de continuité. Elle n'a pas non plus prêté sa voix à la réaction. Par ailleurs il est évident que c'était une littérature en crise: la tragédie était en train de mourir, la comédie évoluait, l'oratoire allait de l'avant. Et il y avait une nouvelle inquiétude intellectuelle qui créerait au IV^e siècle de nouvelles formes de pensée: celle de Thucydide, celle des différentes écoles socratiques. Or, toutes ces formes de pensée conservèrent l'ancienne tradition de s'adresser au peuple tout entier, d'essayer de convaincre tout le monde. Et quelles que fussent leurs racines, elles s'écartèrent de l'aristocratie pur et simple; elles proposaient de nouveaux modèles de l'homme. On voulait qu'ils fussent adressés à tout le monde et qu'on y accédât par des moyens rationnels. D'autre part, les problèmes économiques provoquèrent des propositions de réforme, mais jamais dans le sens d'une insolidarité des classes ou de mouvements populistes.

Les circonstances politiques, sociales et idéologiques du monde grec de l'époque de la démocratie d'Athènes nous rappellent bien des choses du monde actuel. Il y a de grands parallélismes, de grandes influences aussi. Mais les différences aussi sont importantes. En tout cas, on doit observer la littérature athénienne en tenant compte des faits politiques et sociaux pour mieux la comprendre et pour mieux comprendre ceux-ci.